

AMBASSADE MAROCAINE EN ESPAGNE AU 18^e SIÈCLE.

Extraits de la relation d'un voyage en Espagne du Sidi Abou'l Abbas Ahmed Ibn Madhi el-G'azzal, natif de Fez, secrétaire du sultan du Maroc Moulaï Mohammed, fils de Moulaï Abd Allah, et son ambassadeur auprès de la cour de Madrid, en l'an 1179 de l'hégire (1766 de J. Ch.).

Note préliminaire de la Rédaction. — Avant que le lecteur prenne connaissance des assertions historiques et diplomatiques de l'ambassadeur marocain, il est utile de placer les faits *réels* sous ses yeux. C'est ce que nous allons faire en quelques mots.

A peine Mohammed ben Osman, dey d'Alger depuis le 2 février 1766, était-il investi du pouvoir, qu'il reçut une ambassade de Moula Mohammed, empereur du Maroc, qui se proposait comme intermédiaire pour négocier une trêve entre la Régence et l'Espagne; cette ouverture n'eut pas de suite, parce que les représentants des puissances du nord à Alger, redoutant un traité qui pouvait amener la ruine de leur commerce, intriguèrent si bien auprès du divan que l'envoyé de Moula Mohammed fut éconduit.

Cependant, Moula Mohammed, lui-même, ne conclut la paix avec l'Espagne qu'en 1767, et en même temps qu'avec la France. Mais il avait prévenu ses voisins de la Péninsule en leur envoyant, dès 1766, l'ambassade dont on va lire le récit. Il affectait d'ailleurs de leur donner toutes les marques de préférence propres à gagner leur confiance; et il reçut ainsi les témoignages les plus efficaces de la générosité castillane, qui alla jusqu'à mettre les arsenaux espagnols à sa disposition pour réparer ses navires. Cela n'empêcha pas Moula Mohammed d'attaquer Melilla en 1774, sous prétexte que la paix conclue ne s'appliquait qu'à la mer et que la terre n'y était pas comprise. Il y dépensa infructueusement 30 millions et perdit la confiance de l'Espagne; cependant, cette dernière puissance ne voulut pas rompre ouvertement avec son perfide voisin, surtout après la désastreuse expédition d'O'Reilly (1775); et une trêve tacite continua de subsister jusqu'en 1780, époque où la paix fut renouvelée.

Dans une introduction, l'ambassadeur musulman, atteignant aux limites de l'hyperbole, représente son maître sollicité par les puissances chrétiennes d'accorder la paix et de laisser la mer libre à leurs navires de guerre et de commerce; l'invincible Empereur daigne répondre favorablement à ces instances, dans le dessein de profiter de la trêve pour armer et fortifier ses côtes, et pour acheter

aisément en Europe des approvisionnements de guerre qu'il tournera plus tard contre l'infidèle. La France, toutefois, ne trouve pas grâce devant lui : ses ouvertures de paix sont repoussées ; aussi se décide-t-elle à tenter une expédition contre le littoral marocain de l'Océan. Une escadre considérable attaque et bombarde Salé. La ville répond et force les vaisseaux français à prendre la fuite. Une expédition contre Larache (*El-Araïche*), n'a pas plus de succès. Les Français, dit le narrateur, bombardèrent et canonnèrent Larache, dans un moment où les forces marocaines étaient absentes : la garnison était partie pour le recouvrement de l'impôt à l'intérieur. Les barques ennemies portant plus de 800 hommes pénétrèrent dans le port, dans le but de brûler un de leurs navires qui avait été pris et se trouvait en dedans de l'embouchure de l'Oued. On laissa ces barques entrer librement ; lorsqu'elles furent engagées dans un endroit où leurs mouvements étaient difficiles et la retraite pleine de périls, la population les assaillit et leur fit éprouver d'énormes pertes. Bon nombre d'embarcations furent prises avec tout leur équipage et leur armement. A la suite de cette humiliation, les Français obtinrent une trêve d'un an (1).

L'Empereur marocain consacra le temps de trêve à réparer les endroits du littoral qui avaient souffert et à élever de nouvelles fortifications. A Mogador (Soueïra), il fit exécuter de nombreux travaux de défense. D'après El-G'azzal, le port de Mogador est couvert par deux îlots. Il a deux entrées, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, et les navires peuvent sortir par tous les vents.

L'Empereur fit construire, en avant du port, sur un rocher en pleine mer, un fort formidable, qu'il arma de toutes pièces. Les deux îlots reçurent une nombreuse artillerie. L'ennemi qui veut pénétrer dans le port passe sous le feu du fort et des îlots. Si, forçant ces obstacles, il pénètre dans la Darse, il ne peut en sortir qu'à l'aide d'un pilote qui ait la connaissance exacte des lieux.

Le souverain du Maroc, voulant attirer le commerce, fit de Mogador un port franc. Les négociants s'y rendirent dès-lors en foule, et la ville se couvrit de constructions nouvelles.

(1) Voir, sur cette expédition, l'ouvrage intitulé *Relation de l'affaire de Larache*, un vol. in-8°, Amsterdam 1775. Bien qu'il n'y ait aucun nom d'auteur, on sait que celui-ci est M. Bidé de Maurville, garde de la Marine, qui assista à l'expédition et fut un de ceux qui tombèrent entre les mains des Marocains. — Note de la R.

A cette époque, d'après le narrateur, le roi d'Espagne, terrifié par les revers des Français et la création de cette nouvelle forteresse, songea à nouer avec le Maroc de solides liens de paix. Il ne savait comment entamer les ouvertures, lorsqu'une circonstance heureuse pour lui le mit sur la voie. Des lettres de prisonniers marocains arrivèrent d'Espagne à la cour de Fez. Le sultan s'émut du sort de ces musulmans et écrivit au roi d'Espagne pour réclamer sa bienveillance à l'égard de ces prisonniers, à charge de revanche à l'égard des prisonniers espagnols. Le souverain espagnol répondit gracieusement à la missive et accompagna sa réponse de l'envoi, sans rançon, des prisonniers musulmans qu'il avait sous la main, avec promesse de rendre la liberté à tous les autres dans le plus bref délai. Le sultan, ne voulant pas être vaincu en libéralité, fit délivrer aussitôt tous les prisonniers espagnols, et fit partir pour la cour de Madrid deux moines depuis longtemps captifs, accompagnés de présents pour le roi. Dans ces présents figuraient plusieurs lions. Une dépêche de l'empereur informait le roi d'Espagne qu'il pouvait envoyer des navires pour prendre les captifs rendus à la liberté.

La cour de Madrid répondit à ces gracieusetés par des gracieusetés pareilles, à ces présents par d'autres présents. Un haut dignitaire, parmi les moines, fut chargé d'accompagner cet envoi, et de remettre au sultan une dépêche du roi, qui témoignait le plus vif désir d'établir entre les deux pays une paix utile et durable. Le roi annonçait à l'empereur que, sur son avis, il avait désigné certains navires pour ramener les captifs espagnols. Il ajoutait qu'il verrait avec joie arriver à Madrid un envoyé de l'empereur, qui visiterait l'Espagne, et dont la présence serait pour les populations un témoignage éclatant et assuré des bonnes relations désormais existantes. Moulâï Mohammed, à l'arrivée de cette dépêche, nomma une ambassade dont El-G'azzal fut le chef. Il envoya cette fois en présent des chameaux et des chevaux du plus grand prix.

La députation partit pour Tanger, où elle prit la mer afin de passer le détroit. Elle fut d'abord obligée de débarquer à Ceuta, et, le 21 du mois de Dou l'hidja de l'année 1179 (30 mai 1766), elle arriva à Algeziras, sur le territoire espagnol.

La relation du voyage à Madrid et de la réception de l'ambassade marocaine, rédigée par El-G'azzal, m'a semblé pouvoir offrir, dans quelques extraits un certain intérêt aux lecteurs de la *Revue*. Je leur offre la traduction de ces extraits, faite sur un manuscrit

arabe, n° 156 de la Bibliothèque d'Alger, et je commence par la description de Cordoue et de sa célèbre mosquée.

CORDOUE

Sa mosquée en 1766, d'après l'ambassadeur marocain.

Cordoue est une grande et magnifique ville, édiflée sur les rives du Guadalquivir, fleuve dans lequel affluent la plupart des rivières de l'Andalousie. Elle a, au levant, une montagne de moyenne hauteur, couverte d'oliviers, de jardins et d'innombrables habitations. Cette montagne, voisine de la ville, est la Sierra-Morena, dont le nom est suffisamment connu.

Lorsque, arrivés à une hauteur qui domine la ville, nos regards purent en embrasser l'ensemble, la masse de ses maisons, la hauteur des minarets, la vue de la grande mosquée dominant par son élévation tous les édifices, le développement de l'enceinte, œuvre des Musulmans, tout cela réveilla dans nos cœurs une amère douleur qui saisit tout notre être. Eh comment échapper à cette impression de tristesse, lorsque nous nous rappelions cette population musulmane qui habita longtemps dans ces murs. Puisse Dieu la recevoir dans sa miséricorde : c'est à lui qu'appartient la puissance avant et après. Nous le supplions de rendre cette cité à l'Islam.

Quand nous fûmes à environ un mille de la ville, nous rencontrâmes une énorme foule accourue à notre rencontre. On nous offrit des voitures assez semblables à celles de Séville. Nous y montâmes et continuâmes notre marche au milieu de la multitude, entre une troupe nombreuse de musiciens jouant de toute sorte d'instruments. Les principaux personnages du pays marchaient à pied devant nous, et les soldats écartaient la foule. A mesure que nous approchions, elle devenait plus nombreuse. Le terrain était partout inondé de femmes, d'hommes, d'enfants nous acclamant et témoignant une joie indescriptible (1). Quand nous parûmes au pont qui est jeté sur le fleuve, la foule était si pressée, si compacte, qu'il fallut nous arrêter près d'une heure pour la laisser s'écouler devant nous. Le pont où notre halte eut lieu est un des plus beaux que l'on puisse voir pour sa hauteur et sa masse ; il a

(1) En cet endroit, et en quelques autres, le narrateur musulman nous paraît prendre la curiosité toute naturelle des populations espagnoles pour un sentiment de sympathie. --- N. de la R.

seize arches. A son extrémité est la porte de la ville ; et, à une petite distance de la porte, est la grande mosquée.

Les rues par où nous passâmes à travers la foule, sont bordées de maisons, dont certaines ont cinq étages. Les fenêtres étaient pleines de femmes et d'enfants. Depuis le moment où cette multitude, répandue au dehors et dans l'intérieur de la ville, nous aperçut, jusqu'à notre arrivée dans la maison désignée pour nous recevoir, elle ne cessa ses acclamations, dont le sens était : Que Dieu protège le sultan du Maroc. La maison où nous descendîmes est l'une des plus somptueuses de Cordoue. C'était la maison du gouverneur, et il avait mis tous ses soins à la décorer de tapis et de tentures de brocard du plus grand prix, imitant par sa réception, pleine d'égards et d'empressement, le gouverneur de Séville, bien que ses revenus moins considérables et les ressources moindres de la ville, ne lui permissent point de déployer la même splendeur.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes visiter la grande mosquée, accompagnés par le moine (1) directeur qui la dessert, le gouverneur, le cadi (l'alcade?) et l'officier chargé par le roi de nous guider pendant notre voyage.

En entrant dans l'édifice, nous reconnûmes une des plus grandes mosquées du monde par sa longueur, sa largeur et sa hauteur prodigieuse. Les arches élevées sur ses colonnes sont elles mêmes surmontées d'autres arches, à cause de l'élévation du toit qui la recouvre. Dès nos premiers pas dans l'édifice, à la vue de sa magnificence, une amère douleur nous saisit. C'est que nous pensions à ce qu'il fut autrefois sous l'Islamisme, aux sciences qu'on y enseignait, aux lectures du livre saint, aux nombreuses prières accomplies dans cette enceinte, à tous les actes pieux des fidèles dont elle fut témoin. Il nous semblait que ces murs et ces piliers nous saluaient et nous souriaient, comme s'ils étaient heureux de nous voir.

Notre émotion douloureuse était telle que nous adressions la parole à ces objets inanimés, et que nous baisions les piliers, les colonnes, les murs de la mosquée. Arrivés à la place qu'occupe le Mhrab, nous trouvâmes qu'il était dans le même état qu'autrefois.

(1) L'auteur se sert indistinctement du mot *fraile*, qui signifie moine, pour désigner les membres du clergé séculier ou régulier qu'il a occasion de voir.— N. de la R.

Les infidèles n'y avaient fait aucun changement ; seulement, ils l'avaient isolé au moyen d'une balustrade de cuivre, afin que personne ne pût pénétrer dans l'intérieur. Je ne compris point d'abord le motif de cette précaution, mais la réflexion me suggéra une explication que tout fidèle croyant accueillera sans peine. Ce Mihrab, en effet, a ses murailles chargées d'inscriptions tirées du livre sacré ; Dieu a voulu les conserver pures, les éloigner du contact des Infidèles, et il leur a inspiré de les protéger par cette barrière. Il est probable que leurs ancêtres ont considéré comme funeste d'entrer dans ce lieu, par suite de quelque événement qui les punit d'y avoir pénétré. Dès cette époque, sans doute, ils en interdirent l'accès, et leurs descendants suivent leur exemple. Ce qui confirme cette opinion, c'est que, malgré le besoin qu'ils avaient de cet espace pour leurs divers logements, ils l'ont respecté seul. En effet, les moines ont pratiqué des chambres pour les principaux d'entre eux, dans la mosquée elle-même, et cela en séparant et bouchant par des cloisons l'espace compris entre deux ou trois colonnes de la nef qui longe à l'intérieur les murailles de l'édifice. Certes, ces logements ne sauraient être comparés à ce qu'ils seraient s'ils étaient pris dans le Mihrab, qui renferme deux coupoles d'une structure et d'une décoration admirables. Quoi qu'il en soit, l'entrée du Mihrab est interdite pour une cause ou pour une autre (1). . .

.....
J'insistai toutefois auprès du chef des moines, qui a l'intendance de la mosquée, pour pénétrer dans le Mihrab. Il fit des difficultés et prétendit qu'il n'avait pas la clé en ce moment. Nous n'acceptâmes point cette défaite. Le gouverneur, le cadî et l'officier du roi, notre guide, se joignirent à nous pour blâmer le moine, si bien qu'il ne put s'empêcher de se rendre à notre désir. Il alla chercher la clé et revint bientôt. Il ouvrit le sanctuaire et nous y entrâmes par un pavillon à coupole qui est attenant au Mihrab proprement dit. Le Mihrab lui-même est un pavillon octogone, surmonté aussi d'un dôme. Chacune des huit faces est formée d'une plaque de marbre ayant dix emfans de haut sur sept de large. Au-dessus de ces plaques sont des inscriptions en caractères coufiques, qui remplissent

(1) La vraie cause, que notre voyageur ne devine pas ou ne veut pas deviner, c'est le désir de conserver intacte une œuvre d'art admirable.

le pourtour. Ces inscriptions sont d'une exécution parfaite. Elles commencent par :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ * حَافِظُوا عَلَى الصَّلَوَاتِ وَالصَّلَاةِ الْوَسْطَى
وَقُومُوا لِلَّهِ خَانِقِينَ *

« Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux. Accomplissez exactement la prière, surtout celle du milieu. Et soyez debout, entièrement résignés à la volonté de Dieu » (1).

Vient ensuite :

أَمْرُ الْإِمَامِ الْمُنْتَصِرِ بِاللَّهِ عَبْدُ اللَّهِ الْحَاكِمِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ أَصْلَحَهُ اللَّهُ
بِعَوْنِ اللَّهِ بِتَشْيِيدِ هَذَا الْمَحْرَابِ رَغْبَةً فِي جَزِيلِ الثَّوَابِ وَكَرِيمِ
الْهَبَابِ بِتَمِّمِ ذَلِكَ فِي شَهْرِ ذِي الْحِجَّةِ الْحَرَامِ سَنَةِ أَرْبَعٍ
وْخَمْسِينَ وَثَلَاثِينَ

« L'Imam El-Montacir Billah Abd Allah El-Hakem, commandeur des croyants, Dieu le fasse prospérer ! a ordonné, avec l'aide de Dieu, la construction de ce Mihrab, désireux de mériter la récompense considérable et la glorieuse retraite. La construction a été terminée dans le mois de D'ou'lhiddja, le sacré, en l'année 354 (965 de J.-Ch.). »

L'inscription qui fait suite et termine le pourtour est ainsi conçue :

وَمَنْ يُسَلِّمْ وَجْهَهُ إِلَى اللَّهِ وَهُوَ مُحْسِنٌ فَقَدْ اسْتَمْسَكَ بِالْعُرْوَةِ
الْوُثْقَىٰ وَإِلَى اللَّهِ جَافِقَةُ الْأُمُورِ

« Celui qui s'abandonne à Dieu et pratique le bien a saisi l'anse la plus solide. Et c'est en Dieu qu'est la fin de toute chose » (1). »

Au-dessous de cette inscription s'en trouve une seconde, formant un nouveau cordon embrassant toute la circonférence du Mihrab. Elle renferme ce passage :

(1) Sourate 11, verset 239.

(1) Sourate 21, verset 21.

يا ايها الذين امنوا اركعوا واسجدوا واعبدوا ربكم واجعلوا الخير
لعلكم تفلحون * وجاهدوا في الله حفر جهادة وما جعل عليكم
في الدين من حرج ملة ابيكم ابراهيم هو سماكم المسلمين *
ليكون الرسول شهيدا عليكم وتكونوا شهداء على الناس
افيموا الصلاة وءاتوا الزكاة واعتصموا بالله هو مولاكم بنعم المولى
ونعم النصير

« O vous qui croyez ! fléchissez vos genoux, prosternez-vous et adorez votre seigneur ; faites le bien, vous serez heureux. Combattez pour la cause de Dieu autant qu'il convient de le faire. Il ne vous a rien commandé de difficile dans votre religion, dans la religion de votre père Abraham. C'est lui qui vous a nommés Musulmans. Afin que l'Envoyé soit témoin à votre égard et que vous soyez témoin à l'égard des autres. Pratiquez donc la prière, donnez la Zekat, faites de Dieu votre appui. Il est votre patron. Et quel patron et quel protecteur ! (2). »

A l'extérieur du Mihrab, à droite et à gauche, on lit ces mots :

يسم الله الرحمان الرحيم الحمد لله الذي هدينا لهذا وما كنا
لنهدى لولا ان هدينا الله لقد جاءت رسل ربنا بالحق

« Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux. — Louange à Dieu qui nous a dirigés vers ce lieu. — Nous n'étions pas capables d'aller dans la bonne direction, si Dieu ne nous avait guidés. — Les envoyés de notre Seigneur nous avaient, certes ! apporté la vérité (3). »

A la suite viennent ces mots :

امر الامام المنتصر بالله عبد الله الحاكم امير المؤمنين....

« L'Imam El-Montaçir billah Abd allah El-Hakem, etc. » comme dans l'inscription donnée plus haut, pour le texte et la date de la

(2) Sourate 22, versets 76-77-78.

(3) Sourate 7, verset 41

construction. Au centre de la coupole extérieure au Mihrab se trouvent trois tombeaux de marbre, sur lesquels je ne pus me renseigner, malgré mes questions répétées. Je pense qu'ils appartiennent à des musulmans. S'ils renfermaient les restes d'infidèles, ceux-ci n'auraient point manqué de les décorer d'ornements sculptés et d'inscriptions, suivant leur habitude, lorsqu'il s'agit des tombeaux de personnages marquants. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est qu'ils ignorent eux-mêmes à qui ont été élevés ces tombeaux.

Au centre de la mosquée, les infidèles ont abattu plusieurs colonnes de marbre et pratiqué un vaste rectangle qu'ils ont surmonté d'un dôme élevé, portant sur quatre piliers en maçonnerie, de soixante-quatre emfans de circonférence. Cet espace est entouré, en dehors des colonnes, d'une grille de cuivre doré. En dedans, est une autre grille en menuiserie, presque adhérente à la première. Ce lieu est consacré aux offices. C'est là qu'ils ont placé leurs croix et leurs images, en grand nombre, qui couvrent les murs et le plafond. Quelques statues sont en or, le plus grand nombre en bois ou en pierre. Dans l'intérieur, sont des stalles et des sièges, des tentures et les orgues, aux tuyaux de cuivre et de plomb, qui font entendre, lorsqu'on les met en mouvement, des airs qui frappent l'oreille à une grande distance. Nous en avons déjà parlé en détail dans notre description de la mosquée de Séville. Puis en diverses places se trouvent des objets précieux, tels que lampes d'or et d'argent, etc., et entr'autres choses, un objet en or en forme de coupole, merveilleusement garni de pierres précieuses, d'émeraudes et de perles. Je passe sous silence une foule d'objets que je ne saurais nommer.

Les moines ouvrirent ensuite le trésor خزانة, et nous y vîmes un objet en forme de tour octogone à merlons d'or et d'argent. La tour est elle-même faite de ces métaux, mais l'or domine. Cet objet est garni de diamants et autres pierres précieuses. Toutes ces richesses proviennent des libéralités des rois. Il est, en effet, d'usage que chaque monarque, à son avènement, fasse des cadeaux aux églises, et égale ou surpasse dans ses dons les rois qui l'ont précédé. Cette partie de l'édifice sert de magasin pour les objets précieux.

Les moines qui desservent le temple sont logés dans des chambres pratiquées dans la nef qui longe les murs.

Nous remarquâmes encore un pavillon octogone, mais inhabité, sorte de sanctuaire en grande vénération, et où ne peuvent pénétrer que certain personnes. Chaque côté de l'octogone a une co-

bonne de marbre, surmontée d'une statue représentant un moine. Ces huit statues semblent animées. Les personnages représentés sont debout, les uns paraissent pleurer, les autres tendent leurs bras ou tournent leurs regards vers le ciel. L'entrée de ce sanctuaire est réservée aux moines seuls ou bien à ceux qui vont demander le pardon de leurs fautes ; ces derniers ne sont admis qu'après une offrande considérable. Nous entrâmes dans cette enceinte réservée, et nous nous reposâmes sur des sièges qui nous furent offerts. Alors le chef des moines se mit à nous raconter la vie des personnages représentés par les statues, leurs actes de piété et de dévotion, leurs pratiques qui n'ont pas cessé d'être en usage. Puisse Dieu les confondre et délivrer la terre de leur présence !

Tout près du Mihrab se trouve un autre pavillon, auquel on arrive par un escalier de dix marches. Il est l'œuvre des Musulmans, et je pense que c'était le lieu de repos de l'Imam. Rien n'est plus merveilleux que ce pavillon, comme œuvre d'art, sous le rapport de la composition des briques formant mosaïque, du fini des dessins fouillés dans le plâtre et le stuc, de la richesse des dorures sur le plâtre et les charpentes, de la variété des couleurs, de la profusion des inscriptions en écriture levantine ou coufique, et d'une foule d'autres détails admirables. Tout cela, œuvre des Musulmans, s'est parfaitement conservé jusqu'à nos jours.

Le nombre des colonnes de marbre de la mosquée est de 1228. On prétend qu'il y en avait autrefois 1407. Les chrétiens en ont abattu un bon nombre, et élevé des pilastres en maçonnerie. En examinant l'espace occupé par ces nouveaux piliers et le comparant au reste de l'édifice, on est persuadé que le nombre de 1407 n'est pas exagéré.

La longueur de la mosquée est de 602 pas, sa largeur de 345. La longueur de la cour (ou cloître où aboutissent les nefs) est égale à celle de la mosquée, mais la largeur est un peu moindre. Cette cour est entourée d'une galerie bordée de colonnes semblables à celles de l'intérieur de la mosquée. Elle contient 93 orangers, 3 palmiers, 1 amandier, 1 olivier et un بلنر (?) extrêmement élevé. Elle a un bassin ornée de neuf fontaines à vasque, d'où s'échappent des jets d'eau d'une brasse de hauteur. La tour du minaret s'élève sur une des portes de l'édifice ; on monte au sommet par un escalier de 222 marches. La mosquée a 16 portes, dont deux ont été bouchées. Les murs sont flanqués, à l'extérieur, de piliers engagés de dix

palmes en dix palmes, et formant comme les contreforts d'un rempart ; à la base circule une sorte de terrasse, où l'on monte par des escaliers de dix marches. Les piliers et les murs sont en pierres taillées, et si bien jointes qu'on a de la peine à distinguer le joint.

Après avoir consacré toute la journée à visiter en détail cet édifice, il ne nous restait plus à voir que quelques chambres occupées par des moines, lorsque l'heure avancée mit fin à nos investigations. Nous sortîmes de la mosquée vers l'heure du coucher du soleil. Bien que les chambres que nous n'avions point visitées fussent de peu d'importance, servant simplement à loger quelques moines, mon esprit s'en préoccupait. J'avais beau vouloir m'en distraire, ma pensée y revenait toujours, et me portait à revoir encore une fois les diverses parties de la mosquée. Je demandai donc au gouverneur de nous y reconduire. Il y consentit, et voilà qu'en franchissant une porte par où nous n'étions pas passés, je vis sur le sol, près du seuil, deux plaques de marbre, sur chacune desquelles était écrit : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux ! Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut. » Après ces mots venaient la date de la fondation de la mosquée, et les noms des monarques qui avaient successivement ajouté aux constructions premières.

A la vue de ces deux plaques de marbre, les larmes jaillirent de mes yeux, je roulai ma tête blanchie sur les caractères vénérés, avec ma barbe grisonnante je les essuyai, j'enlevai la poussière qui les souillait. Le spectacle de cette profanation faisait trembler tout mon être d'horreur, et je n'avais plus la force de relever ma tête collée sur l'inscription sacrée. Enfin, me relevant, je fis à l'instant convoquer les moines. Le ressentiment de l'offense faite à l'Islam m'inspira de véhémentes paroles, après lesquelles ils ne purent que dire qu'ils ignoraient le sens de ce qui était écrit là. Et maintenant, leur dis-je, votre ignorance a cessé. — Que faut-il faire ? Qu'ordonnez-vous ? reprirent-ils. — Je veux que vous enleviez ces deux plaques, et qu'on les place au haut des murs de la mosquée (1).

(1) L'exactitude imposée au traducteur oblige de rapporter cette scène telle que l'ambassadeur la raconte ; mais il est bien évident qu'elle ne s'est point passée ainsi. La fierté castillane se serait certainement révoltée contre les exigences et le langage hautain de cet enfant d'Ismaïl.

Après quelque hésitation ils y consentirent, et le chef des moines promit l'enlèvement et la translation de ces plaques. Je m'assis auprès de la chambre où nous les avions trouvées, et je dis au gouverneur, au cadi et à l'officier du roi qui nous accompagnait, que je ne quitterais point la place jusqu'à ce qu'on eût apporté un ordre du roi pour procéder à l'opération. Le gouverneur et l'officier me supplièrent alors d'attendre jusqu'au lendemain, vu l'heure avancée de la journée et l'impossibilité de procéder immédiatement à l'opération et de la terminer le jour même, et je me vis forcé de me rendre à leurs raisons. Cependant, on fit sortir de cette chambre le moine qui l'occupait, on prit la clé, et le lendemain les deux plaques furent enlevées, et j'appris qu'on les avait mises au front de l'édifice, à la place qu'elles occupaient jadis.

Pour traduction :

A. GORGUOS.

